

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 44

Artikel: Siméon
Autor: C.B.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199000>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La Patache.

On lit dans la *Feuille officielle du commerce*:

Sous la dénomination de « *La Patache*, société artistique d'excursions », il s'est constitué une société qui a pour but de faire des courses de montagne. Son siège est à Genève. Ses statuts portent la date du 12 octobre 1901.

Huit jours après la fondation de cette association, dont ils ignoraient d'ailleurs l'existence, deux Lausannois qui montaient, de nuit, la jolie route allant de St-Gingolph à Novel, firent une rencontre assez imprévue: au beau milieu du chemin flambait un feu autour duquel étaient accroupis ou étendus une demi-douzaine de touristes genevois. On voyait à leurs mines qu'ils étaient exténués. En effet, du port de St-Gingolph, où les avaient débarqués le bateau à vapeur, ils avaient parcouru, à pied, à peu près d'une traite, environ trois quarts de lieue et ils devaient marcher encore pendant une demi-heure pour atteindre le village de Novel! Deux de leurs camarades, qui avaient pris les devants pour organiser la couchée, les y attendaient.

— Rejoindrons-nous jamais notre intrépide avant-garde? se demandaient, anxieux, les six infortunés, au moment où arrivèrent les Lausannois.

Ceux-ci firent de leur mieux pour ragailler- dir le moral de la caravane en détresse, et, comme ils s'en allaient plus haut dans la montagne, ils la laissèrent auprès de son feu. Ils apprirent depuis qu'elle se proposait d'escalader les Cornettes-de-Bise, mais qu'elle y renonça, car, au train dont elle cheminait, il lui aurait fallu pour cela trois ou quatre semaines.

Etais-ce *La Patache*?

Porquiè Isââ Pequegni né sé vao pas mariâ !

Isââ Pequegni avâi veinté sa-t-an et n'êlai qu'un gros benêt, on mi-fou! Son père, qu'êtai on reto paisan, bin éduca, l'ai dit on dzo : « Isââ! té faut té mariâ! »

— Ma fa na que ne vu pas mé mariâ!

— Et porquié, l'ai dit son père?

— Pardieu, porquié! que t'es fou! paceque ne vu pas mé mariâ!

Son père essia plusieu iadzo dè lo décidâ, ma pas fotu. L'avâi biô l'ai derè que cognesâi onna dzouilla et dzeinâ grachâosa que s'arâi bin b'n'ese d'êtrre madame Pequegni la djeina, Isââ ne coudesâi rein ouré et s'eintêtavâ à restâ valet.

A la fin, son père l'ai dese: « Attiuta m'n'ami, ne se pas porquié te t'ostinâ à ne pas volâi té mariâ, ka me su bin mariâ mè, et yété oncora pe djeino que té, et porquié ne farâi-tou pas coumeint mè? »

— Porquié? l'ai repond Isââ, paceque, té, t'as mariâ ma mère, tandique mè, foudrài mé mariâ avoué on n'éstrandzire!

C.-C. D.

Siméon.

Lou valet à Djean-Pierron Matafan, que s'appelâv Siméon, avâi mariâ la plie retze tellie d'âo veladzou, la Suzon à Toine de la Gollietta. S'etion mé en ménadzo tienzé dzo dévant de plianta lè truffé. Tot allavé ferme bin lè premi tin.

Trei mài apri, c'était lè mécons, noutron Siméon coumeincivâ à avâi lo soclio cou, et ye veniâi asse ché qu'on étalâ dè bou; on n'arâi pas osâ alluma onna motséâ à côté de illi, dé poâre que preigné fù. Cein ne poavé pas mé doura. Yo s'ein va consulta on maidzou que l'ai conseillè d'allâ quoquî tim tzi dâi pareins que l'avâi à Losena.

L'on dessando d'apri, qu'êtai lo dzo d'âo martsî, ye prein on bissa, io l'ai fourré on

n'abelliémeint de retzanzou, chix tsemisé et monté chu lou tsè à Phelippe dé la Tsérérétaz et à onz-aôrè l'arrevé à la vela.

L'ai restè chix senannè po se remettre. Peindent ci tin, l'avai tot vesita Losena, tantié à l'Académie d'Outzy et lou tsemin dè fer pneumatic. L'êtai venu asse gras qu'on tasson, et l'avai retrouvâ onna fierta santâ. Et pu s'ein revoit de Losena pé la route d'Elzalin, et eïn passeint pe on veladzou ye reincontré on tropi dé tchivré qu'allavont pâtoura avoué tsacouna on grelin âo cou. Siméon remarqué permî staò cabré lou boc qu'êtai asse ché qu'on n'écot et apri avâi refléchi on bocon ye dese à la bita: « Hé, mon pourro boc, se te n'a pas d'ai pareins à Losena, ti fotu! » C. B.

Un éléphant intempérant.

On se préoccupe non seulement de l'alcoolisme des hommes, mais encore, paraît-il, de l'alcoolisme des animaux. Ce vice serait tout simplement en train d'amener la dégénérescence d'une foule de bêtes plus ou moins domestiquées ou domestiquables. Voilà encore un des produits de la civilisation: les bêtes se ravalent au rang d'homme! j'en suis honteux pour mon perroquet! Le bon La Fontaine, qui a fait parler les animaux et qui leur a prêté pas mal de défauts... humains, n'avait pas prévu celui-là.

Ce n'est pas, du reste, la première fois qu'on s'aperçoit du penchaït des bêtes pour la boisson.

Je ne veux pas dire du mal du perroquet que je possède en ce moment: il est assez sobre, du moins devant moi; mais son prédécesseur, que j'ai toujours soupçonné d'être son père, était un ivrogne fléff! Non seulement il adorait la croûte de pain trempée dans le vin, mais encore il voulait que ce vin fût bon. Il ne parlait convenablement que lorsque le cru lui paraissait estimable.

Et nous ne parvenions jamais à le tromper sur la qualité du liquide. Nous avions beau lui dire, en lui offrant sa croûte de pain imbibée:

— Tiens! Jacquot, c'est du Château-Laffitte.

Jacquot goûta et si, au lieu du Château-Laffitte annoncé, nous lui offrions de l'Argenteuil, il répondait par un « zut » sonore.

On assure que, dans tous les jardins zoologiques, les gardiens ont à lutter notamment contre l'ivrognerie invétérée des éléphants.

Ceux-ci, paraît-il, emploieraient même des trucs canailles pour se faire distribuer de l'alcool; ils simulent certaines maladies où l'eau-de-vie est indiquée et seraient saouls la plupart du temps!

Le chameau lui-même, si connu par sa sobriété, ne renâclerait pas devant un petit verre et donnerait une de ses bosses pour un cocktail.

Quant aux chiens, tout le monde sait que ce sont des buveurs incorrigibles; il n'est pas rare de les voir dans les brasseries prendre leur bock comme des grandes personnes et accumuler soucoupes sur soucoupes! La seule différence qu'ils ont avec les dites grandes personnes, c'est qu'ils ne payent pas leurs consommations.

En ce qui concerne les éléphants, je me rappelle en avoir connu un qui était artiste dramatique et qui, par son habitude de lever, non le coude, mais la trompe, déshonorait littéralement la profession.

Il jouait dans une pièce du cirque Olympique, intitulée, je crois bien, l'*Eléphant du roi de Siam*.

Son barnum, qui savait à quoi s'en tenir sur la passion désastreuse de son pensionnaire, n'avait rien dit, mais il le surveillait le plus possible et évitait qu'on laissât le moindre liquide à sa portée.

Mais l'animal était malin comme tous les éléphants et parvenait chaque jour à boire autant qu'il avait soif — et il avait souvent soif!

En ce temps-là, les portants des coulisses étaient encore éclairés à l'huile. Au moment d'entrer en scène, l'éléphant, sans en avoir l'air, s'approchait des quinques et, en un instant, les avait éteints et avait bu toute l'huile qu'ils contenait!

Mais l'huile lui paraissait un peu fade et, d'ailleurs, il lui arrivait souvent d'ingurgiter la mèche avec, ce qui lui était désagréable.

Ce qu'il voulait, c'était du « fort », du « raide », comme on ne dit pas encore à l'Académie française, je ne sais pas pourquoi, du reste.

A un moment donné, dans la pièce, on chantait une ronde — c'était le bon temps! — et on buvait un verre de vin.

C'était du vrai vin. Les directeurs d'alors ne reculaient devant aucune réalité de mise en scène; ce n'est pas comme quelques-uns d'â présent.

Le litre ou les litres destinés à la chose étaient déposés, suivant l'usage, au magasin des accessoires. Deux ou trois soirs de suite on trouva la porte du dit magasin forcée et les bouteilles vidées.

C'était l'éléphant qui s'était tranquillement offert cette petite ripaille!

A force d'ouvrir l'œil et de tout cacher, le barnum parvint à empêcher l'animal de satisfaire sa triste passion.

L'éléphant dut se contenter de boire de l'eau pendant plusieurs semaines, ce qui le rendait sombre et mélancolique.

Un soir — et c'est ici que se place un drame qui valait bien et peut-être plus au point de vue littéraire que celui dans lequel le pachyderme jouait le principal rôle — un soir, dis-je, au grand étonnement de son patron, l'éléphant entra en scène, ne tenant plus sur ses jambes!

Qu'est-ce qu'il avait bien pu boire?

Le barnum avait cependant tout inspecté, il savait que dans son écurie, en tous les endroits où l'éléphant pouvait aller, il n'y avait aucun alcool à portée de sa trompe. Que s'était-il passé?

Le barnum se fit souffler dans le nez par l'animal, il sentait l'absinthe!

De l'absinthe? où en avait-il découvert? On chercha, il n'y en avait trace nulle part, ni, encore une fois, dans l'écurie, ni dans le théâtre.

Le lendemain soir, même surprise. L'éléphant était encore plus ivre que la veille et sentait de plus en plus la liqueur verte.

Chose curieuse, du reste, chaque fois que l'animal avait bu, il jouait son rôle avec plus d'entrain et de gaieté et se permettait même certaines traditions qui étaient toujours de bon goût; on sait d'ailleurs que, sous le rapport du tact et de la bonne éducation, les éléphants sont les animaux les mieux élevés et les plus protocolaires de la création.

Mais comment se procurait-il la fatale liqueur?

Ce qui va suivre est absolument authentique. Je prie les nombreuses populations devant lesquelles je parle de croire que je ne me permettrai pas de leur narrer une anecdote inventée.

Celle-ci a bercé mon enfance et ma jeunesse et je la tiens des artistes mêmes qui jouaient dans la pièce, ils n'auraient certainement pas abusé de mon jeune âge et de ma candeur.

L'éléphant, désolé d'être mis à la diète comme on sait, c'est-à-dire à l'eau pendant plusieurs semaines, cherchait dans sa tête d'éléphant le moyen de rompre cette diète.

Le hasard le lui fit trouver. Un matin, son barnum, en venant lui faire sa toilette, laissa par mégarde tomber sa bourse; l'animal, qui s'était aperçu de la chose, ne dit rien, mais quand son maître fut parti, il s'empara de l'objet et glissa l'argent dans sa poche, c'est-à-dire dans un des replis secrets de ses longues oreilles.

Il avait son idée, qu'il mit du reste sur-le-champ à exécution: il sortit subrepticement de son écurie et s'en alla chez le marchand de vin voisin. Là, il déposa une pièce blanche sur le comptoir, et de la trompe indiqua au patron une bouteille d'absinthe placée derrière lui et dont la forme l'avait tenté.

Le patron, croyant que l'éléphant qu'il connaîtait et qu'il savait admirablement dressé, faisait une commission pour son maître, lui donna sans méfiance la bouteille, se paya sur la pièce blanche et rendit même honnêtement un peu de monnaie que l'éléphant serrâ de nouveau dans les replis de son oreille.

Ce manège dura tant que l'éléphant eut l'argent de la bourse, mais quand il n'en eut plus, comme l'absinthe lui paraissait la plus exquise des liqueurs, il s'avisa d'un autre truc.

Un matin, il arriva chez le marchand de vin et lui montra la viduité de son oreille, mais en même temps, il allongea doucement la trompe et prenait une bouteille en regardant le patron d'un air suppliant; celui-ci crut comprendre que le barnum, devenu un excellent client, lui faisait demander du crédit, et n'osant rien refuser à un artiste de son importance, laissa emporter la bouteille en question.